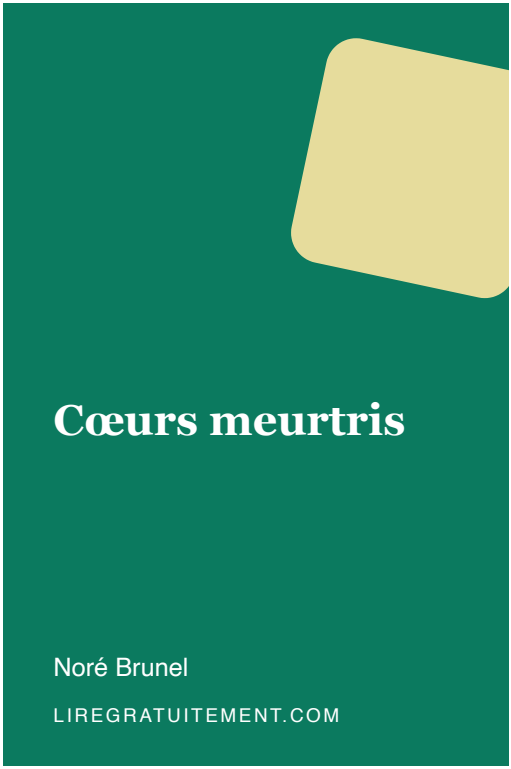


Cœurs meurtris

Noré Brunel

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

CŒURS MEURTRIS

ROMAN SENTIMENTAL

par Paul MARAUDY

C'était enfin fini, la guerre, et les jeunes gens pouvaient désormais s'en donner à cœur joie. Certes, ceux qui avaient pu échapper aux mailles du noir filet tendu pendant de longues années sur la jeunesse ne s'étaient pas tout à fait privés de plaisirs ; mais il pesait sur ces plaisirs une contrainte parce qu'il fallait se cacher, penser aux absents qui devaient souffrir et se demander toujours de quoi les lendemains seraient faits.

Maintenant on pouvait danser en liberté et les surprises-party se multipliaient dans les milieux les plus divers. Les vieilles générations n'ont pas connu cette vogue. Elle s'était, bien avant la guerre, cependant, implantée à Paris, et la province elle-même s'y est livrée, tout au moins dans les villes où la jeunesse universitaire donne le ton.

Lise Mareuil avait, l'avant-veille au soir, été appelée au téléphone. Son camarade de Faculté, Pierre Allais était au bout du fil.

— Toi, Lise ?

— Moi-même. Pierre ? Comment va ?

Le mieux du monde. Es-tu libre samedi soir ?

— Ça dépend pourquoi.

— Une conférence de Dupetit-Baluzier sur les mœurs des nécrophores.

Lise Mareuil avait éclaté de rire. Elle répondit :

— Réserve-moi une loge !

— Non, tout de même, reprit Pierre Allais, ce sera mieux. Une surprise-party à Saint-Cloud chez Michel Donnet.

— Non !

— Puisque je te l'affirme !

— Et je suis invitée ?

— Comment ferait-on sans toi ? Tu viens ?

— Bien sûr !

— Rendez-vous ?

— Dis donc, malhonnête ! J'espère bien que tu passeras chez moi pour me prendre ! Que faut-il emporter ?

— Tout ce qui sera bon, tiens ! Et de la boisson, d'abord. C'est toujours la boisson qui manque. Et puis, Lise, si tu pouvais nous faire un peu de pâtisserie, hein ?

— Une tarte aux nécrophores ! jeta Lise Mareuil en riant encore.

Elle avait raccroché et était allée informer sa mère.

— C'est Pierre Allais qui m'invite pour samedi à une surprise-party chez Michel Donnet. Tu veux bien ?

— Comment refuserais-je, mamy ? Mais ton père ?…

Le visage de Lise Mareuil se voila d'un peu d'inquiétude. Si la maman se prêtait à ses moindres caprices, le père en revanche, mettait parfois un frein brutal aux libertés qu'elle sollicitait.

Il rentra le soir très tard, selon son habitude, et prit place à table sans avoir parlé beaucoup.

Lise l'observait, épiant le moment où il lui paraîtrait abordable. Au dessert il sembla se dégeler un peu et elle osa exposer sa requête :

— Savez-vous, père (car si elle usait envers la maman du « tu » tendre et familier, elle avait toujours dit « vous » à son père), savez-vous qu'on m'a invitée à une surprise-party pour après-demain soir ?

— Comment l'aurais-je appris répondit Louis Mareuil sur un ton de glace.

— Bien sûr, puisque c'est moi qui vous l'apprends ! En bien ! c'est mon camarade Pierre Allais qui veut bien me proposer de m'emmener chez Michel Donnet, à Saint-Cloud.

— Et tu as accepté, parbleu !

— Mais non ! J'ai répondu que je vous demanderais l'autorisation, car je ne veux vous faire aucune peine.

— Qui y aura-t-il, là-bas ?

— Je l'ignore car c'est une surprise-party, mais je peux vous donner la certitude que nous serons entre jeunes gens bien élevés.

— Des jeunes gens qui préfèrent les plaisirs au travail ! Enfin !

La mère intervint doucement :

— Ces enfants ont passé une bien triste jeunesse, mon ami, et l'avenir, pour eux, se montre assez sombre.

Louis Mareuil dévisagea sa femme.

— Oh ! toi, dit-il, tu m'étonnerais si tu savais un jour dire « non » à ton enfant.

Il avait appuyé sur le possessif comme s'il eût renié sa paternité. Mais peut-être parce qu'il vit se crisper le visage de sa femme, il donna son acceptation.

— C'est entendu, Lise, dit-il, mais n'abuse pas.

— Je vous remercie, père.

Pierre Allais était venu et les deux jeunes gens étaient partis heureux.

Lorsqu'ils arrivèrent au Chalet des Glaïeuls, les deux salons étaient déjà pleins d'animation. Des vivats les accueillirent et, une fois de plus, Michel Donnet procéda aux présentations des jeunes gens qui ne se connaissaient pas.

— Mon ami Jean Dorgeval, dit-il à Lise en désignant un grand garçon qu'elle ne se rappelait pas avoir vu et qui fit impression sur elle car il était d'une mâle beauté et d'une très grande distinction. Lise Mareuil…

Lise tendit sa main.

— Je crois, dit-elle, que mes parents ont été autrefois en relations avec une famille Dorgeval. Votre père aurait-il été officier ?

— Le colonel Dorgeval, répondit Jean. On parlait autrefois des Mareuil, chez nous, Mareuil, des Finances.

— Ah ! ça…

— De vieux liens qui se renouent sous l'effet d'un hasard qui est le bienvenu, dit Jean Dorgeval.

Michel Donnet lui frappa sur l'épaule.

— Tu ne vas pas nous l'accaparer, dis ?

— Eh ! mon Dieu, pourquoi pas ? répondit Jean.

Ils rirent tous les trois et se séparèrent pour serrer des mains, se mêler à l'assistance.

Si Jean Dorgeval ne devait pas accaparer tout à fait Lise Mareuil, au moins la fit-il danser très souvent et recherchait-il sa compagnie plus qu'aucune autre. S'il s'était interrogé, il aurait bien découvert que ce n'était pas pour renouer des liens anciens qu'il s'était montré empressé mais seulement parce que, tout de suite, il avait été pris par sa jeune beauté, sa grâce, le timbre de sa voix, tout ce qui fait le charme d'une jeune fille. Quant à Lise Mareuil elle avait éprouvé un peu de fierté à se voir ainsi recherchée par ce beau garçon, bien fait pour inspirer les plus doux rêves.

Au petit jour, lorsque les plus sages songèrent à rentrer chez eux, elle s'excusa et se disposa à partir. Non qu'elle n'eût pas

aimé s'attarder davantage ; mais elle ne voulait pas indisposer son père pour pouvoir obtenir plus facilement l'autorisation de recommencer. Elle tendit la main à Jean.

— Hé quoi ! Vous vous en allez ? demanda-t-il.

Elle expliqua :

— J'ai promis à maman de rentrer de bonne heure.

— Eh bien ! décida-t-il, je vous accompagne, à moins que vous n'en éprouviez quelque ennui.

— Oh ! jeta Lise sur un ton de reproche. Mais je ne risquais rien, vous savez !

Pierre Allais passait près d'eux. Elle lui demanda :

— Viens-tu, Pierre ?

— J'avais, dit-il, promis à Ginette Rosier de la ramener et elle n'est pas encore près de partir. Si tu ne devais pas trop m'en vouloir…

Lise rit.

— Chacune son tour, dit-elle. Je te laisse à Ginette Rosier.

Elle partit avec Jean Dorgeval, heureuse au fond de soi de n'avoir pas d'autre compagnie.

Quoiqu'ils eussent passé de longues heures ensemble ils n'avaient guère eu le temps de se parler car ils avaient dansé et ils avaient dû participer aux jeux. Maintenant, dans le métro qui les ramenait, ils pouvaient évoquer de très vieux, de très vagues souvenirs communs.

Comment se faisait-il que les deux familles eussent ainsi ces chacune de son côté et se fussent définitivement séparées ?

Peut-être s'était-il passé quelque chose qu'ils ignoraient ?

Lise, sans en rien dire, pensait au caractère difficile de son père et imaginait facilement qu'il eût pu froisser certains de ses amis.

Soudain elle annonça :

— C'est au prochain arrêt que je descends, Jean.

— Vous me permettrez de descendre aussi, dit-il, nous ferons quelques pas ensemble.

— Vous habitez loin ?

— De l'autre côté de Paris, de celui d'où nous venons, Neuilly.

— Comme vous vous êtes dérangé ! observa-t-elle.

Jean Dorgeval sourit.

— J'ai été tellement heureux !

La rame s'arrêtait et ils descendirent. L'air était frais et bon.

— Comme le matin fait du bien ! dit Lise.

— Je trouve maintenant celui-ci un peu triste parce que nous allons nous séparer. Dites, Lise, voulez-vous me permettre de vous revoir ?

— Mais bien sûr ! répondit-elle. Voyons, voulez-vous venir parfois au Quartier Latin ? Je fais mon Droit, sans objet précis,

d'ailleurs, et je m'attarde volontiers au « Luco » avec des camarades. Le lundi et le vendredi par exemple, vers dix-sept heures.

— Eh bien ! dit Jean, à… à demain, voulez-vous ? Je vous attendrai devant la Fontaine Médicis.

— Demain… murmura Lise qui se sentit troublée.

Ils se dirent au revoir et chacun rentra de son côté.

Quand elle fut couchée, Lise ne put pas s'endormir tout de suite. Elle pensait à Jean Dorgeval et ne se sentait pas aussi légère d'âme qu'auparavant. Cupidon, messager d'Éros, l'avait-il piquée de sa fléchette ?

02

Lise Mareuil, ce jour-là, s'était montrée plus exubérante qu'à l'accoutumée et ses camarades, sans en rien dire, s'en étaient montrées un peu surprise. Lorsqu'elle arriva au « Luco » — le Luxembourg des étudiants — elle fit preuve d'une nervosité telle que Monique Anjou ne peut s'empêcher de lui demander :

— Dis donc, toi, serait-ce Langin qui t'a tapé dans l'œil ?

Langin, Édouard Langin, était un jeune professeur qui avait, parmi ses élèves, beaucoup d'admiratrices dont certaines, assurait-on, se montraient très empressées à aller chez lui solliciter des conseils ou des explications. Mais Lise Mareuil n'avait cure de ce jeune maître un peu trop infatué à son gré, et c'était à Jean Dorgeval qu'elle avait pensé tout l'après-midi. Allait-il venir ? N'était-il point de ces jeunes gens innombrables qui font la cour à

toutes les filles, n'ayant d'autre dessein que de les séduire pour les « laisser tomber » aussitôt qu'ils en avaient obtenu ce qu'ils désiraient ?

Soudain, Jean Dorgeval se montra et le cœur de Lise se mit à battre très fort. Lorsque Jean ne fut plus qu'à quelques pas du petit groupe des jeunes filles il sourit et tendit sa main à celle que, depuis la veille, il aimait.

— Bonjour, Lise, dit-il.

Et il ajouta, en s'inclinant :

— Mesdemoiselles…

Lise Mareuil le présenta :

— Un camarade, Jean Dorgeval.

Après quoi elle dit les noms de ses amies :

— Monique Anjou, Odette Veillard, Ginette Riou…

Ils firent tous quelques pas ensemble, un peu gênés, les uns et les autres, jusqu'à ce que Monique décidât :

— On va te laisser, Lise, si tu permets.

— Oh ! protesta-t-elle, vous n'êtes pas indiscrètes, vous savez…

Mais elles savaient bien, les autres, qu'elles le seraient tout de même un peu en s'attardant et Monique répondit :

— Tu penses bien qu'on a du travail, chez nous.

Elle avait dit cela en souriant pour marquer qu'elle n'était pas dupe. Maintenant on savait pourquoi Lise avait, tout le long du jour, fait preuve d'une nervosité qui ne lui était point habituelle.

Il y eut un échange de poignées de mains et Lise demeura avec Jean. Il demanda :

— Ça ne vous ennuie pas que je sois venu ?

— Je vous attendais, répondit-elle très franche.

— Moi, avoua-t-il, j'ai trouvé le temps terriblement long aujourd'hui.

C'était assez pour qu'ils sussent, l'un et l'autre, qu'ils s'aimaient et ils se sentirent liés par ces aveux indirects.

Jean Dorgeval chercha un banc solitaire. Quand il l'eut découvert :

— Venez là, Lise, dit-il ; je ne vous retiendrai que le temps dont vous pouvez disposer.

Lorsqu'ils furent assis, il demanda :

— Avez-vous dit à vos parents que nous nous étions rencontrés ?

— Oh ! pas encore, Jean. On a bien le temps, n'est-ce pas ?

— Oui, Lise. Les secrets ont leur douceur si on sait ne pas les garder trop longtemps.

Ils parlèrent de leurs familles et Lise dit la rigueur dont son père faisait preuve à son égard.

— A-t-il des raisons ? demanda Jean.

— S'il en a, je les ignore. Ah ! s'il était comme maman !

Cela signifiait : « S'il était comme maman je n'hésiterais pas à révéler que je vous ai retrouvé et le secret que nous portons n'en serait bientôt plus un chez moi. »

Elle jeta un regard sur son bracelet-montre et se leva soudainement.

— Il est tard, Jean, et il ne faut pas que maman s'inquiète.

Ils traversèrent le jardin, arrivèrent à la sortie de la rue d'Assas et Lise dit :

— Vous faites quelques pas avec moi ?

— Ne venez pas plus loin, Jean, nous pourrions rencontrer des gens qui me connaissent.

— Cela aurait quelque importance, croyez-vous ?

— Il vaut mieux pas ; pas encore…

— Quand nous reverrons-nous ?

— Eh bien ! vendredi…

— Quatre jours à attendre ! soupira Jean.

— Bah ! Nous avons attendu bien plus longtemps !

Sur le point de se quitter ils lièrent leurs regards dans un sourire et le goût du baiser monta à leurs lèvres. Mais Jean Dorgeval ne voulut point de ce baiser furtif qui seul, en cet instant et en ces lieux, leur était permis. Il pressa tendrement la main de Lise :

— À vendredi, dit-il. Comme le temps va me paraître long !

Elle s'éloigna très vite et il la regarda s'en aller, pensant qu'elle était toute grâce et qu'il serait un jour le plus heureux des maris.

Le vendredi venu, il était dans les jardins du Luxembourg bien avant l'heure où il pouvait espérer de lavoir. Toutes les cinq minutes il consultait sa montre. Si elle n'allait pas venir au rendez-vous ! Il vit enfin au loin s'avancer vers lui un groupe de jeunes filles, reconnut les amies de Lise mais ne la distingua pas. Au choc qu'il ressentit il put mesurer la profondeur de son amour.

Monique Anjou, Odette Veillard et Ginette Riou lui firent un bonjour de la tête et le gratifièrent d'un sourire. Il salua et se retint pour ne les pas interroger. Que s'était-il donc passé que Lise ne fût pas avec elles ? Avait-elle révélé à ses parents son secret et lui avait-on fait défense de le revoir ? Était-elle souffrante ou, seulement, s'était-elle attardée ?

Lise s'était attardée à dessein pour éviter les petites tracasseries de ses compagnes. Il la vit apparaître au loin et courut à sa rencontre.

— Ah ! s'écria-t-il en l'abordant, comme j'ai eu peur, si vous saviez !

Lise rougit.

— Vous savez, dit-elle, comme les jeunes filles sont volontiers moqueuses. Depuis trois jours celles à qui je vous ai présenté ne cessent de me parler de vous. Je leur ai dit que j'avais une visite à faire et je les ai laissées passer devant.

— Je les ai vues, dit Jean, et il y avait, effectivement, quelque malice dans leurs sourires. Mais qu'importe ! N'ayons-nous pas le droit de nous aimer ?

Il avait prononcé ce mot tout naturellement, encre qu'il n'eût pas, jusque-là, exprimé son amour d'une façon explicite. Elle l'entendit avec ravissement et laissa sa main dans celle qui l'avait prise et la pressait avec douceur.

Lorsqu'ils se furent assis, derrière un massif, sur un banc solitaire, Jean regarda de droite et de gauche et, soudain, sûr de n'être vu de personne, il attira le visage ravissant de Lise et posa ses lèvres sur celles que la jeune étudiante n'eut pas la volonté de refuser.

— Ah ! murmura-t-il, t'aimer ainsi, quelle ivresse ! Être aimé de toi, quel enchantement !

— Jean ! Mon amour… murmura-t-elle.

Elle laissa un instant sa tête appuyée à l'épaule de Jean heureuse comme elle ne l'avait jamais été, éblouie un peu, peut-être, par l'éclatante lumière qui brillait en elle, mais aussi troublée par une inquiétude qu'elle n'aurait su définir.

Jean demanda :

— Que fais-tu le dimanche ?

— Rien de bien régulier. Parfois je sors avec maman pour aller au cinéma ou pour faire des visites, parfois je reste chez nous à travailler et quelquefois aussi je vais rejoindre des camarades.

— Rien d'arrêté pour après-demain ?

— Moi, non, mais maman…

— Elle fait bien un peu ce que tu veux, dis ?

Lise sourit.

— Pas toujours, mais elle est gentille…

— Alors, si tu voulais…

— Hum ! que ferions-nous, si je voulais ?

— Nous irions tous les deux, quelque part… Connais-tu les étangs de Ville-d'Avray ?

— J'y suis allée un jour, camper avec des camarades. C'est ravissant.

— Ce serait tellement plus beau, si nous y allions tous les deux ! Pour moi, évidemment.

— Pour moi aussi, avoua Lise. Mais si maman a fait des projets.

— Tu pourrais en avoir fait aussi. Par exemple, tu sors avec tes amies, tu vas à une kermesse…

— Et je suis prise en flagrant délit de mensonge.

— Alors tu avoues et…

— Et notre cher secret n'en est plus un, Jean !

— Ça ! Il faudra bien qu'un jour nous le dévoilions ? Alors, un peu plus tard, un peu plus tôt…

Le visage de Lise se rembrunit.

— Il y a mon père, dit-elle.

— Il est donc si terrible ?

— Il est sévère, et maman et moi nous le redoutons.

— Eh bien ! je l'apprivoiserai, tu verras ! C'est donc convenu, dis ?

— Bien sûr, si c'est possible ! Mais comment te prévenir ?

— Demain…

— Si tu veux ; je m'arrangerai pour sortir seule. Veux-tu ici, à la même heure ?

— Je t'attendrai.

Ils se quittèrent bientôt sur un nouveau et ardent baiser et Jean, le lendemain, vit arriver Lise toute souriante.

— Je savais bien, dit-il, que tu gagnerais.

— Qu'en sais-tu ?

— Il m'a suffi de te regarder, Lise. Ah ! ton sourire… Il m'a dit aussi que tu es heureuse et mon bonheur, à moi, est fait de tout ton bonheur et de tout le mien qui est si grand ! Demain, demain, quelle fête !

Tandis qu'il pressait Lise dans ses bras, il l'entendit murmurer :

— C'est trop beau ! Je n'ose encore espérer !

03

— Il me semble, disait Lise, que je vis un rêve. Est-ce bien toi, Jean chéri ? Est-ce bien moi ?

Tout au début de l'après-midi ils avaient sauté dans un train à Montparnasse, étaient descendus à Chaville et s'étaient engagés, ayant traversé le bourg, dans le chemin montant qui conduit, par les bois, aux étangs de Fausses-Reposes, non loin de Ville-d'Avray.

Lise avait pris le bras de Jean qui marchait lentement et s'arrêtait bien souvent pour donner d'ardents baisers à sa bien-aimée. Quand ils arrivèrent au haut de la côte, ils s'assirent dans l'herbe au pied d'un bouleau et Lise posa sa tête sur la poitrine de Jean dont elle entendait battre le cœur.

Ils se regardaient, les yeux pleins d'extase, déjà frémissants des joies profondes que donne la possession. Et pourtant, s'il avait osé un geste déplacé, Lise ne l'aurait point toléré. Mais, tout enivré qu'il fût de désirs, il savait se garder des tentations et seuls ses baisers jetaient le trouble dans la chair de dix-huit ans qui n'avait jamais encore frémi de la sorte.

Ils se remirent en route et arrivèrent devant le petit étang sur les rives duquel s'ébattaient des jeunes gens de leur âge.

— C'est toujours admirable, murmura Lise, mais c'est encore plus beau… avec toi.

Ils se connaissaient depuis à peine une semaine et il leur semblait qu'ils étaient amis depuis toujours. La belle journée ! Ils la vécurent dans une exaltation qu'ils n'avaient, l'un ni l'autre, jamais connue. Quand vint l'heure du goûter, Jean conduisit Lise sous une tonnelle d'un restaurant en bordure de la grande route de Versailles et fit servir des pâtisseries et du mousseux frappé.

Lise Mareuil n'avait jamais supposé qu'on pût être si heureuse. Elle se disait que la vie est une merveille quand on la partage avec celui qu'on aime et elle pensait que tous les dimanches seraient aussi beaux que le présent quand elle serait mariée. Ainsi, tous ceux qui ont aimé ont spéculé sur un avenir qui s'est montré bien souvent — trop souvent — décevant.

Lise eût voulu que cette journée ne finit pas. Mais parce qu'elle était raisonnable et, aussi, qu'elle redoutait des réprimandes, elle rappela Jean Dorgeval aux réalités et lui demanda de rentrer.

— Déjà ? fit-il. Comme le bonheur passe vite !

Elle répondit :

— C'est vrai, mais nous avons des années et des années à le goûter.

Elle rentra chez elle assez tôt pour que sa mère ne lui demandât aucune explication. Le père, qui était sorti seul, selon son habitude, dédaigna de s'informer du passe-temps de celles qu'il avait laissées de bonne heure au logis et Lise put aller s'isoler dans sa chambre sans avoir eu à répondre à des questions qui l'eussent mise à la torture car le mensonge lui répugnait.

Elle se retrouva dans sa chambre, délicieusement lasse, et, minute par minute, elle revécut l'après-midi qui lui avait donné tant de bonheur.

— Ah ! recommencer, recommencer tous les dimanches ! murmura-t-elle.

Aussitôt, un voile de tristesse assombrit son enchantement. Car elle savait bien, Lise Mareuil, qu'elle ne pourrait pas, tous les dimanches, fausser compagnie à sa mère et que du jour… où elle ferait l'aveu de son amour, on ne l'autoriserait pas, du moins tout de suite, à aller seule avec Jean dans les bois.

Certes, M Mareuil avait beaucoup sacrifié aux mœurs modernes et elle aurait toléré ces escapades qu'elle n'aurait point faites elle-même au temps où elle était fiancée ! mais il y avait encore et toujours, monsieur Mareuil le père, qui, lui, se montrerait beaucoup moins indulgent.

Alors, la solution ? La solution était peut-être dans un mariage très prochain qui donnerait à Lise sept dimanches par semaine ! Comme s'il n'y avait pas la vie quotidienne avec ses sourdes obligations, son inexorable loi.

Comme si Louis Mareuil était homme à laisser sa fille se marier à dix-huit ans, avant qu'elle eût achevé ses études !

Sans doute, une fois la semaine, pourrait-on manquer le cours à la Faculté avec la complicité des petites camarades ? Mais Jean avait-il la possibilité de se libérer lui aussi ?

Ainsi les exigences de l'amour étaient telles qu'après quelques heures d'enchantement Lise éprouvait une très grande amertume. Aurait-elle alors pu penser que cette amertume n'était rien aux regards des souffrances, des tortures, même, que l'Amour peut infliger ?

Elle eut hâte de revoir Jean pour lui faire part de ses réflexions et lui demander conseil.

Il l'écouta, sur le petit banc solitaire que les hôtes habituels du « Luco » semblaient leur réserver et il dit :

— Si tu as la certitude que ton père nous créera des difficultés et qu'il s'opposera à ce que je t'épouse avant le terme de tes études, je ne vois qu'une solution : te confier à ta mère et en faire notre alliée. Prévenue, elle nous laissera sortir seuls et personne n'y trouvera rien à redire. Et pour la remercier nous l'emmènerons quelquefois avec nous.

— Ah ! dit Lise, ce serait si beau ! Mais maman voudra-t-elle se faire notre complice ?

— J'ai dit « notre alliée », rectifia Jean, car la complicité suppose le mal et nous n'avons rien à nous reprocher. C'est entendu ? Tu te confieras à ta mère.

Lise Moreuil soupira :

— Cela va être bien difficile et je te demande un peu de temps.

— Pauvre chérie ! Il me semble, si c'était moi, que j'irais très vite en besogne.

— Parbleu ! Tu es un homme, toi !

— Je cherche à me mettre à ta place. Je dirais à ma mère : « Tu ne devineras jamais qui j'ai rencontré. » Je la ferais chercher un moment, après quoi j'annoncerais : « Jean Dorgeval, tu sais bien ? Les Dorgeval avec qui vous étiez liés, autrefois… Nous avons fait quelques pas ensemble ; il m'a dit qu'il serait heureux de me revoir et, si tu le permettais… » Voilà !

Lise s'était mise à rire.

— Voilà ! répéta-t-elle, ce n'est pas plus malin que cela ! Eh bien ! je suivrai ton conseil, Jean, et pour avoir très vite l'occasion de mettre ta leçon à profit je vais m'attarder un peu. Maman me demandera ce qui m'a retenue et je lui répondrai : « Tu ne devineras jamais qui j'ai rencontré… Jean Dorgeval, tu sais bien ?… » Hein, suis-je une bonne élève ?

— Tu es un amour, répondit Jean en riant à son tour.

Ils s'attardèrent en réalité plus longtemps que Lise ne l'eût voulu et quand elle le quitta elle manifesta cette crainte :

— Pourvu que papa ne soit pas rentré encore !

Louis Mareuil n'était pas rentré et la maman mordit à l'hameçon qui lui avait été préparé :

— Tu es bien en retard, mon enfant !

Encore qu'elle fût très émue, Lise dut se retenir pour ne pas éclater de rire.

— Oh ! oui, excuse-moi, dit-elle en détournant ses regards ; tu ne devineras jamais qui j'ai rencontré ?

— Comment veux-tu ?

— Cherche !

M Mareuil dit quelques noms, puis :

— Par ma foi, quand tu voudras me l'apprendre…

— Alors Lise jeta.

— Jean Dorgeval, tu sais bien ?

Mais elle n'avait plus envie de rire du tout. La mère avait un peu pâli.

— Jean Dorgeval… Comment as-tu su que c'était lui ?

— Un camarade qui nous a présentés. On parlait des Dorgeval, autrefois, chez nous, lorsque j'étais toute petite, et chez les Dorgeval on parle parfois encore des Mareuil. Que s'est-il passé ?

— Une brouille, répondit vaguement la maman. Je crois qu'elle est surtout venue de ton père. Il ne faudra pas lui dire que tu as rencontré Jean Dorgeval.

Lise sentit s'écrouler toute son espérance.

— Ah ! gémit-elle, comme c'est triste ! Jean a tellement insisté pour que nous nous retrouvions ! Et moi, maman, j'aurais été si contente, peut-être si heureuse de le revoir !

— Déjà ! murmura M Mareuil. Mais alors, dis, ce n'est pas la première fois que tu le rencontres ?

Lise rougit et des larmes vinrent mouiller ses yeux. Elle avoua :

— Je t'ai menti, excuse-moi. C'est l'autre dimanche, à la surprise-party, que je l'ai revu pour la première fois…

— Tu aurais dû me le révéler tout de suite.

— Oui… Il est bien tard, maintenant. Il est tard parce que…

— Parce que ?…

— Nous nous aimons !

— Ma pauvre enfant !

Ce cri de compassion de la mère avait jeté l'enfant dans un douloureux désarroi. Lise murmura :

— C'est donc irrémédiable ?

— Tu connais ton père. Il n'est jamais revenu sur une décision.

— Il ne me laissera pas mourir, dit Lise.

— Mourir ! Veux-tu bien te taire, mon enfant ? Mourir parce qu'on ne peut pas réaliser un rêve qui commence… Tu as à peine dix-huit ans ; comment désespérerais-tu ? Mais calme-toi. Ton père va rentrer.

— Tu lui diras que j'avais très mal à la tête et que je suis allée me coucher.

Lise s'enferma dans sa chambre et s'abandonna à une crise de larmes qui ne s'apaisa que dans l'anéantissement du sommeil.

Ce fut seulement le vendredi suivant qu'elle revit Jean.

Quand elle l'aperçut, au loin, ses traits se crispèrent et de nouvelles larmes montèrent à ses yeux. Elle les refoula mais sa voix en fut altérée.

— Jean, mon amour, murmura-t-elle, tout est fini ; il faut nous dire adieu !

Jean Dorgeval résista au choc. Il demanda :

— C'est toi qui en as décidé ?

— Oh ! moi… s'écria-t-elle.

Il lui prit le bras et l'entraîna derrière un massif à l'écart. Et là il l'interrogea :

— Que s'est-il passé ?

Lise relata à mots hachés l'entretien qu'elle avait eu avec sa mère et elle conclut :

— Mon père n'acceptera jamais, jamais !

— Eh bien ! affirma Jean Dorgeval, j'en ferai mon affaire. Si tu crois que je vais renoncer ainsi ! Je t'enlèverais, plutôt !

Il parvint à la consoler et quand il la quitta Lise avait repris quelque espérance.

Le soir même, Jean Dorgeval révéla à ses parents qu'il avait eu l'immense joie de retrouver Lise Mareuil et l'incomparable bonheur de s'en faire aimer.

— Malheureusement, ajouta-t-il, madame Mareuil redoute l'opposition de son mari et nous serions, Lise et moi, affreusement déchirés si elle devait se produire. Qu'y a-t-il eu de grave entre les Mareuïl et vous ?

— Je ne l'ai jamais bien su, répondit le colonel Dorgeval. Mareuil a toujours été d'un caractère impossible et nous ne sommes pas les seuls des amis avec qui il ait rompu.

— Eh bien ! décida Jean, j'en aurai le cœur net et j'affronterai cet homme terrible.

— Tu es assez grand et assez raisonnable pour agir comme tu l'entends, répondit le colonel qui ajouta : Si tu parviens à tes fins j'en serai pour ma part très heureux, mais avec un beau-père pareil la vie ne sera pas pour vous toujours gaie !

— On verra bien !

Prêt à tout, Jean Dorgeval décida de ne pas attendre. Aussitôt qu'il revit Lise il lui demanda où il pourrait voir son père et, connaissant l'adresse de son bureau, il s'y rendit le surlendemain.

Quand il eut fait passer sa carte, Jean s'attendit à n'être pas reçu : mais il était-bien décidé à forcer la porte si le père de Lise prétendait lui interdire l'accès de son cabinet. Il se montra surpris quand l'huissier vint l'inviter à le suivre.

Louis Mareuil dévisagea son visiteur. Ses regards pénétraient comme des lames d'acier.

— Que désirez-vous ? demanda-t-il sans se lever et sans montrer un siège.

— Monsieur, répondit Jean, je suis le fils du colonel Dorgeval, avec qui vous fûtes lié d'amitié ; j'aime votre fille et je viens vous demander…

Il n'acheva pas. La main de Louis Mareuil trancha l'air comme un couperet qui tombe.

— Jamais ! s'écria le père de Lise. Jamais, entendez-vous ? Un Dorgeval !… Allez, monsieur, sortez !

— Un Dorgeval… voulut protester Jean.

Mais, déjà, Mareuil avait sonné et l'huissier entr'ouvrait la porte.

— Veuillez reconduire monsieur ! lui jeta le père de Lise en proie à une irritation qui aurait provoqué un drame si Jean lui avait résisté.

Jean Dorgeval sortit. Sa décision était prise.

04

Louis Mareuil rentra chez lui, se mit à table et mangea sans prononcer un seul mot. Quand il eut fini de dîner il passa au salon et sa voix s'éleva :

— Lise, viens me rejoindre, j'ai à te parler.

Le cœur de Lise se mit à battre avec violence et une intense rougeur envahit ses traits. Jean était-il allé faire auprès de son père la démarche qu'il avait projetée ? Son bonheur s'était-il déjà joué et allait-elle apprendre un verdict qui l'accablerait ou lui rendrait le bonheur qu'elle croyait perdu ?

Elle s'avança vers son père qui, lui désignant un fauteuil, lui dit brutalement :

— Assieds-toi.

Elle se laissa tomber, plutôt qu'elle ne s'assit, et, ne pouvant supporter les regards paternels, baissa la tête.

— Où as-tu connu monsieur Dorgeval ? demanda Louis Mareuil d'une voix de juge d'instruction.

— Ce sont des camarades me l'ont présenté. J'avais même oublié son nom et il a dû évoquer de vieux souvenirs…

— De vieux souvenirs… répéta le père. Tu l'as revu souvent ?

— Deux ou trois fois.

— Où ?

— Dans les jardins du Luxembourg.

— Vous étiez seuls ?

— Il y a toujours beaucoup de monde dans les jardins, père.

— Et tu t'es jetée à sa tête, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas ce que ça veut dire. Nous avons parlé comme de vieux camarades et une vraie, une bonne amitié nous a tout de suite unis.

— De l'amitié ! Il t'a fait la cour et tu as cru en ses belles paroles ! Le premier venu peut donc te faire tourner la tête ?

— Monsieur Dorgeval n'est pas le premier venu. J'ai des camarades de Faculté qui, eux aussi, ont cherché à me faire la cour. Je n'en ai aimé aucun et je les ai éconduits.

— Pour te livrer à un Dorgeval !

— Je ne crois pas qu'on puisse être maître de son cœur, père.

— Quand on a dix-huit ans on doit songer à travailler, à passer honorablement ses examens et non point à… à… courir. Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu avais rencontré ce garçon ?

— Je ne l'osais pas, père.

— Mais ta mère était au courant, n'est-ce pas ?

Lise aurait voulu nier mais elle n'en eut pas le courage. Sa tête s'abaissa, affirmativement.

— Ainsi, s'écria le père, vous vous défiez toutes les deux de moi ! Mais je réglerai ce point avec ta mère, tout à l'heure. Quant à toi, écoute : à l'avenir tu cesseras de voir tes camarades ailleurs qu'à vos cours ; tu ne sortiras plus jamais seule, sinon pour aller

à la Faculté, et tu ne t'attarderas plus une seule minute. Je te ferai surveiller, s'il le faut. Est-ce compris ?

Lise ne répondit pas. Elle sanglotait, Louis Mareuil reprit :

— J'ai vu monsieur Jean Dorgeval et lui ai signifié ma décision. Jamais, jamais tu ne seras sa femme, et si vous cherchez à vous revoir je ne peux répondre de ce que je ferai. Va !

Lise se leva et se retira sous le poids d'une souffrance atroce.

— Mon enfant ! Ma pauvre enfant ! murmura la mère quand elle passa près d'elle pour aller, dans sa chambre, se désoler.

Mais M Mareuil retint le geste qu'elle allait faire pour attirer Lise sur son cœur. Elle savait que ce geste aurait pour effet de provoquer une violente colère de son mari et elle évitait ainsi d'aggraver un drame dont elle ne doutait point qu'il n'était pas à son dénouement. La voix du père s'éleva encore :

— Lucie !

Elle alla, comme Lise, affronter son mari, déjà atterrée par la douleur de sa fille.

— Pourquoi, demanda Louis Mareuil, as-tu manqué à tes devoirs ?

Lucie Mareuil répondit simplement.

— Je suis mère !

Il eut cette riposte infâme dont Lucie ne comprit pas tout le sens :

— Et moi, je ne suis pas père n'est-ce pas ?

Louis Mareuil parlait sans éclat mais sa voix transperçait comme un glaive. Il reprit :

— Tu connaissais le nom de celui qui a séduit ta fille ?

— Elle me l'avait confié.

— Et tu as accepté ! Tu as été heureuse, parbleu ! Ah ! c'est écœurant !...

— Louis !

— Tais-toi ! J'ai dit à Lise que ce mariage ne se fera pas. Tu as entendu, Lucie ? Si Lise passait outre à ma défense, si tu t'obstinais à l'encourager ce serait terrible. As-tu compris ?

— Pourquoi ? Mais pourquoi ?

Louis Mareuil brandit ses poings et il rugit :

— C'est toi qui me le demandes ? Ah ! va-t'en ! va-t'en ! C'est monstrueux !

Lucie Mareuil se leva. Peut-être était-elle encore plus accablée, plus ravagée que sa fille. Comme elle, elle passa une nuit à pleurer et à se débattre contre les cauchemars.

Au matin, quand elles se retrouvèrent dans la chambre de Lise, elles se blottirent l'une contre l'autre et mêlèrent leurs larmes.

— Mais enfin, qu'y a-t-il ? demanda Lise quand elle put parler.

— Je ne sais pas. Je me demande si ton père n'a pas perdu la raison.

— Que reproche-t-il aux Dorgeval ?

— Je l'ignore !

— Ah ! maman, j'en mourrai !

— Résigne-toi. Tu es jeune…

— J'étais en plein soleil et je sombre dans les ténèbres. En quelques jours, j'avais édifié tout un monde de bonheur et tout s'écroule soudain. Ah ! mais pourquoi, pourquoi ?

Et la maman ne savait que répondre :

— Tais-toi, calme-toi, le bonheur a mille visages…

Lise demanda :

— Comment informer Jean ?

— Ne deviez-vous pas vous rencontrer au Luxembourg ?

— Oh ! il y viendra ce soir, j'en suis sûre.

— Eh bien ! nous irons ensemble et tu le verras. Pourvu que ton père ne nous fasse pas suivre…

Vers la fin de l'après-midi elles sortirent et se dirigèrent vers le jardin par un cheminement que M Mareuil compliquait à plaisir pour dépister toute filature éventuelle. Jean attendait, près du banc où ils avaient passé des instants si brefs mais si heureux. Il les aperçut et s'avança.

— Madame… dit-il en s'inclinant.

Et, tendant la main à sa bien-aimée :

— Bonjour, Lise.

Les larmes de Lise voilaient ses regards et étouffaient sa voix. Lucie Mareuil dit :

— J'aurais été très heureuse, Jean, de vous revoir en d'autres circonstances. J'aurais aussi été très heureuse de revoir vos parents. Mais nous avons, Lise et moi, le devoir de nous plier à une volonté qui demeurera inflexible. Oubliez-nous, Jean, et reprenez votre cœur.

Jean Dorgeval répondit :

— Lise sera, dans quelques mois, civilement majeure. J'attendrai qu'elle ne soit plus, légalement, soumise à cette volonté.

— Ah ! n'en faites rien, s'écria avec effroi la mère. N'en faites rien parce qu'il arriverait certainement un affreux malheur !

Et, pour couper court, elle ajouta :

— Je vous assure qu'un danger nous menace. Nous ne pouvons nous attarder plus longtemps. Adieu, Jean.

— Au revoir, madame, répondit-il.

Il prit Lise dans ses bras, lui donna un long baiser et lui dit tout bas :

— Courage et à demain. Je veux te revoir et j'ai à te parler.

Lise osa braver la défense de son père et, le lendemain au larme de l'après-midi, elle revint au lieu du rendez-vous maintenant douloureux.

— Écoute, dit-il après qu'il eut, de ses baisers, séché les pleurs qui l'apitoyaient : rien, absolument rien qu'un incompréhensible entêtement de ton père, ne saurait s'opposer à notre union. Je

gagne assez pour créer un foyer et lui donner de l'aisance. Dans six mois, dans trois mois, demain… quand je voudrai, je peux partir au Maroc où l'on me presse d'accepter une situation. Réfléchis — le moins longtemps possible — et si ton amour est aussi profond, aussi ardent que le mien, alors décide-toi à me suivre et fuyons une tyrannie qui n'a aucune raison de s'exercer.

— Partir… Te suivre… murmura Lise comme dans un rêve… Être heureuse avec toi… Ah ! Jean, Jean !…

Puis, revenant aux réalités elle dit :

— Dès ce soir je ferai part de ton projet à maman. À demain, mon aimé ; je ne peux pas m'attarder davantage.

Elle s'en alla très vite, emportant un frêle espoir. Et dès qu'elle eut retrouvé sa mère elle lui fit part du projet de Jean. Elle plaidait :

— Toi, je le sais, tu n'as pas été heureuse. Toujours, la tyrannie de mon père a pesé sur toi. Dois-je la subir comme toi-même ? N'ai-je pas le droit, moi, de m'évader ? Lorsque mes dix-huit ans auront sonné, quels droits aura sur moi papa ? Il n'en aura plus qu'un : celui de souhaiter que je sois heureuse et je sais bien que je le serai ! Et toi, maman chérie, toi qui veux si ardemment mon bonheur, ne me laisserais-tu pas agir selon mon cœur ?

Lucie Mareuil avait écouté sans protestation. Elle se borna à dire :

— Je ne peux pas être du côté de ton père et tu feras comme tu l'entendras. Je resterai seule à subir les représailles d'un maître qui ne pardonnera pas.

Alors, Lise eut conscience de ce qui se passerait à la maison si elle enfreignait la loi paternelle. Ce serait un martyre que sa mère endurerait. Elle se permit de proposer :

— Si tu partais avec nous ?

Lucie secoua la tête.

— Non, répondit-elle, je ne peux pas faire cela parce que je trahirais mon devoir.

Ce fut assez. Lise savait maintenant qu'aucune espérance ne lui était plus permise. Elle renoncerait à son bonheur pour que sa mère n'eût plus à souffrir.

Lorsqu'elle revit Jean elle était à peu près calme. Elle lui fit part de l'entretien qu'elle avait eu avec sa mère et, résolument, lui rendit sa liberté.

— Ma liberté ! jeta-t-il d'une voix amère. Celle de m'étourdir, de m'abrutir pour m'efforcer vainement à t'oublier ! Allons ! Adieu, Lise, Dans huit jours je serai parti !

Lise dut faire un effort surhumain pour tenir debout, pour marcher, sous la charge de son indicible souffrance. Quant à Jean Dorgeval, il s'assit sur le banc où il ne viendrait plus jamais et, sans se plaindre, il pleura doucement, comme un gosse.

05

Comment Lise Mareuil était-elle parvenue à regagner son domicile ? Par instants, elle avait été obligée de s'arrêter, de s'appuyer

à un mur parce que tout tournait autour d'elle et que ses jambes se dérobaient. Un étau broyait sa tête qui devait brûler.

Elle sonna, n'ayant pas même la force d'ouvrir, et elle s'écroula dans les bras de sa mère. Ce fut à peine si elle put murmurer :

— C'est fini, fini…

Elle s'évanouit.

Louis Mareuil rentra, à l'heure accoutumée. Il remarqua de visage bouleversé de sa femme et demanda :

— Qu'y a-t-il ?

— Lise est alitée, répondit-elle. Sa température est montée à quarante et je t'attendais pour te demander d'appeler le médecin.

— Eh bien ! dit sèchement Mareuil, elle guérira… de cela et du reste.

Il se dirigea vers la chambre de sa fille, s'immobilisa devant le lit et regarda la malade dont le visage était très rouge, et qui était très oppressée. S'étant rendu compte qu'il ne s'agissait pas d'un simulacre, il alla dans son cabinet, décrocha le téléphone et appela le médecin.

Il fallut attendre jusqu'à bien près de vingt-trois heures. M Mareuil ne vivait plus. Dans ces instants elle en arrivait à haïr son mari et elle se reprochait d'avoir opposé son devoir au bonheur de sa fille.

Le docteur Leblanc, qui connaissait les Mareuil de longue date, s'excusa d'arriver si tardivement et demanda quelques explications.

— C'est ce soir, au retour de la Faculté, exposa Lucie. Le visage de Lise était très congestionné et elle s'est évanouie dès qu'elle a eu franchi la porte.

— Vous n'aviez rien remarqué auparavant ?

— Rien, docteur. Ç'a été très brutal.

— Je vais la voir…

Ils passèrent tous les trois dans la chambre. Lise délirait. Longtemps, le docteur Leblanc l'examina. Par instants il hochait la tête. Lorsqu'il eut achevé son examen et qu'il fut revenu dans le salon :

— Congestion cérébrale, dit-il. Tout de suite des sinapismes aux jambes et des ventouses. J'ai ma voiture. Je vais vous conduire chez un pharmacien.

— C'est très dangereux ? demanda Lucie.

— Une congestion cérébrale est toujours dangereuse. Il faut agir vite, vite. Vous venez, mon cher ami ?

Les deux hommes se disposaient à sortir. La mère demanda :

— En attendant, docteur, que dois-je faire ?

— Je vais revenir, madame, et je rédigerai mon ordonnance lorsque nous aurons pris les premières dispositions.

Dans la voiture qu'il conduisait, le médecin demanda :

— Votre fille n'aurait-elle pas eu quelque grave contrariété ?

— Je me suis opposé à certain projet que je considère comme irréalisable.

— Je m'en doutais. Mais je n'ai pas à savoir si vous avez bien fait ou non. Soignons votre enfant, d'abord, et guérissons-la si c'est encore possible.

Malgré la gravité du diagnostic Louis Mareuil était sans remords. Il obéissait, lui aussi, à un impérieux devoir, car il ne fallait pas que Lise Mareuil épousât un Dorgeval.

Revenu auprès de la malade et muni de tout ce qui lui était nécessaire, le docteur Leblanc s'attaqua au mal, Quand il eut appliqué les sinapismes et mis les sangsues, il administra deux cachets d'aspirine, après quoi il donna ses instructions et rédigea son ordonnance. Et lorsque ce fut fini il dit :

— Je reviendrai à huit heures, demain matin.

Lucie Mareuil passa la nuit auprès de sa fille. Son angoisse, loin de l'accabler, lui donnait une volonté qu'elle n'avait jamais eue. Si Lise guérissait, elle ferait abstraction de tout pour lui redonner le bonheur qu'elle avait perdu, dût-elle encourir les foudres maritales. Si Lise ne guérissait pas…

De toutes façons elle saurait pourquoi son mari s'était conduit aussi odieusement envers une enfant à qui on n'avait jamais rien eu à reprocher. Mais, pour l'instant, il fallait, à tout prix, sauver la malheureuse petite.

Lorsque les sinapismes furent retirés et que les sangsues gorgées se détachèrent des oreilles, Lise parut éprouver un très grand soulagement. L'aspirine avait dû faire tomber la température et, le matin, le docteur Leblanc marqua moins de souci.

— Est-elle sauvée ? demanda la mère.

Il répondit tout bas :

— Pas encore, madame ; mais il ne faut pas désespérer.

Quatre jours durant il lutta, multipliant ses visites, attaquant le mal par tous les moyens dont il disposait. Au cinquième jour il put annoncer que Lise était hors de danger.

— Mais, ajouta-t-il, la cause subsistera et rien ne me permet d'espérer qu'il n'y aura pas quelque suite fâcheuse.

Un après-midi qu'il s'entretenait avec le père et la mère, alors que Lise dormait, il demanda à Mareuil :

— Pouvez-vous, mon cher ami, me faire le confident du conflit qui vous sépare de votre fille ?

— Il n'y a pas de conflit ; il n'y a que ma volonté.

— Une volonté qui n'aurait pas fléchi même devant la mort ?

— Même devant la mort ! assura Louis Mareuil.

Alors, à bout de soumission, Lucie s'écria :

— Tu es un monstre !

Sous l'outrage, Louis Mareuil pâlit et se dressa. Il allait violemment répliquer. Le médecin lui prit le bras et, sur un ton impérieux :

— Je vous défends… dit-il. Songez donc qu'il y a là une enfant qui a le cerveau fragile. Un rien peut le faire sombrer.

— C'est bon, dit alors Mareuil, Nous réglerons cela plus tard.

— Il serait préférable, insista le médecin, d'en finir tout de suite. J'ai assez d'expérience pour vous donner des conseils et ma responsabilité est maintenant engagée.

— Eh bien ! laissez-moi avoir une explication avec ma femme et c'est elle qui décidera si vous devez être mis au courant.

— J'attendrai donc, dit le médecin qui se leva pour partir.

Lorsque la porte se fut refermée sur lui, Louis Mareuil vint se planter devant sa femme qui était pâle comme une morte.

— Tu veux savoir ? dit-il. Interroge-toi, remonte dans ton passé.

— Je n'y vois rien qui ait pu me valoir la dureté dont tu as fait preuve à mon égard et à l'égard de notre fille.

— Même quand tu y retrouves le colonel Dorgeval ?

— Même quand j'y retrouve tous nos amis.

— N'as-tu pas été la maîtresse de Dorgeval ?

Un cri monta :

— Ah ! bourreau !

Et soudain, blessée au plus profond d'elle-même, Lucie Mareuil s'affaissa sur le tapis. Alors, remué par la protestation, Louis Mareuil sonna pour appeler la femme de chambre.

— Madame se trouve mal, lui dit-il, veuillez la soigner.

Sur quoi il alla s'enfermer dans son cabinet de travail où il se laissa tomber dans un fauteuil. L'accusation qu'il n'avait jamais osé formuler pour ne pas rompre un foyer où il trouvait son bien-

être, était enfin sortie de ses lèvres mais il ne se sentait point soulagé. Pendant bien près de vingt ans il avait gardé son secret et souffert d'une trahison qu'il n'avait pas dénoncée. Maintenant il était bien décidé à vider le vieil abcès. Et l'on saurait pourquoi il s'était opposé à ce que sa fille — la fille de Lucie Mareuil — épousât un Dorgeval.

Quand elle eut repris ses sens, Lucie se rendit au chevet de Lise qui dormait toujours, sans avoir rien entendu. La respiration était calme, et le visage beaucoup moins coloré. Rassurée, forte de son innocence, elle revint auprès de son mari.

— Louis, lui dit-elle, l'accusation que tu as portée contre moi est si terrible que j'ai le droit de me défendre. Quand je serai lavée de tes outrages nous nous quitterons à tout jamais. Si tu n'as aucune preuve de ma prétendue indignité, je répète que tu es un monstre de m'avoir soupçonnée, et si tu en as une, aie la droiture de me la fournir. Ah ! mais je suis bien tranquille !

Louis Mareuil avait perdu de son assurance. Il dit :

— Tu te souviens de Clément Darouy ?

— Darouy ? Parbleu ! Celui-là, si je l'avais écouté… Ah ! mais c'est lui qui m'a calomniée ? Lui ? Le goujat ! Parce que je l'ai éconduit… Il s'est vengé, n'est-ce pas ?

— Il m'a affirmé sur l'honneur que Dorgeval était ton amant.

— Et tu l'as cru ! J'avais beau t'aimer, t'être dévouée. Tu as cru en ses infâmes mensonges ! Peut-être même, alors, as-tu pensé que Lise était la fille de Dorgeval, dis ? C'est pour cela que tu ne l'aimais pas ? Pour cela que tu l'as fait souffrir ? Pour cela que tu n'as pas voulu qu'elle épousât un Dorgeval ? Misère ! Et nous

avons vécu vingt ans avec ça ! Louis ! Louis ! Est-ce possible ? Ma soumission, tu pensais que c'était du repentir ?

Louis Mareuil baissait la tête. Il murmura :

— Clément Darouy vit encore. J'irai le voir.

— Nous irons tous les deux, affirma Lucie. Ah ! il faut bien que je me défende, tout de même ! Quand ? Demain ? Le plus tôt que tu pourras. Je veux que tu saches que j'ai été la plus fidèle des épouses, que Lise est ton enfant et que ce Darouy n'est qu'un bandit !

— Demain, décida Mareuil. Va, laisse-moi seul, Lucie ; va voir notre enfant.

Il ne parut plus de toute la journée, ni de tout le soir, comme s'il eût caché sa honte. Le lendemain, quand il vint déjeuner, à midi, il annonça qu'il avait pu retrouver Clément Darouy, qu'il lui avait téléphoné et qu'il devait aller chez lui à dix-huit heures.

— Je serai une heure avant à ton bureau, dit Lucie avec fermeté. Tu m'emmèneras. Il le faut !

Quelques minutes avant dix-huit heures, Louis Mareuil sonnait à la porte de son ancien ami.

— Soyez les bienvenus, dit Darouy en leur montrant des sièges. Mais à quoi dois-je le plaisir de vous revoir ?

— Je voudrais, répondit Mareuil qui était resté debout à côté de sa femme, je voudrais que vous me donniez une preuve de ce que vous m'avez affirmé autrefois.

Clément Darouy se montra surpris.

— Que vous ai-je affirmé ? demanda-t-il.

— Que monsieur Dorgeval était mon amant, jeta Lucie. Je n'ai appris qu'hier votre infamie et je viens vous en demander les comptes.

L'interpellé ne put que se réfugier dans un faux-fuyant.

— Ah ! mais pardon, dit-il. Je n'ai rien affirmé. J'ai simplement voulu ouvrir les yeux de votre mari sur ce que je croyais avoir découvert.

1} avait à peine achevé que, déjà, Louis Mareuil l'avait saisi à la gorge.

— Ainsi, criait-il, vous avez porté la plus terrible des accusations sans rien savoir de précis et seulement pour vous venger ? Et maintenant… Ah ! misérable…

Clément Darouy se débattait mais Mareuil serrait de plus belle.

L'appel éperdu de sa femme lui fit desserrer l'étau de ses mains.

— Louis ! Louis ! Ne le tue pas ! De grâce ! Tu ne serais qu'un meurtrier !

L'infâme calomniateur s'était affalé dans son fauteuil où il respirait à grand'peine. Quand, enfin, il rouvrit les yeux :

— Vous avez empoisonné notre vie, dit Lucie, Vous avez tué notre bonheur. Soyez maudit ! Soyez maudit !

Elle entendit un murmure :

— Je vous demande pardon à tous les deux.

— Viens, dit-elle alors à son mari. Il y a notre fille, là-bas… Qu'elle soit heureuse pour moi !

Louis Mareuil se laissa entraîner après avoir jeté un regard haineux sur son ancien ami. Tout le temps que dura le trajet il ne prononça pas une seule parole. Aussitôt qu'il fut rentré chez lui il se dirigea vers la chambre de sa fille, se mit à genoux à son chevet, lui prit une main et la couvrit de baisers. Puis il dit doucement :

— Je te demande pardon, Lise, ma chérie. Le tyran que j'étais est mort. C'est un papa qui te revient.

— Ah ! je vais donc guérir… murmura Lise.

Un sourire éclaira son visage et elle ajouta :

— Merci.

Quelques instants plus tard, Louis Mareuil pleurait dans les bras de sa femme. Il ne prononça que ces mots :

— Si tu ne me pardonnes pas, toi, je disparaîtrai.

Elle posa ses lèvres sur le front qui était resté si longtemps fermé et ce fut un baiser de mère.

06

Le colonel Dorgeval s'était montré extrêmement surpris quand il avait entendu une voix lui dire au téléphone :

— Ici Louis Mareuil. Pouvez-vous me recevoir ?

Après quelques secondes d'hésitation il avait fixé un rendez-vous et le père de Lise y était allé, à la fois gêné et soulagé d'un poids dont il avait, par sa faute, porté pendant de trop longues années la lourde charge.

La rencontre de ces deux vieux amis fut d'abord empreinte de froideur. Le colonel Dorgeval, qui avait toujours ignoré les raisons de la rupture, ne pouvait pas oublier qu'elle avait été provoquée par Mareuil ni, surtout, que celui-ci avait provoqué par sa cruelle intransigeance le départ de Jean pour le Maroc.

— Je vous ai prié de me recevoir, dit Louis Mareuil, parce que j'avais une confession pénible à vous faire. Pouvez-vous m'entendre un assez long moment ?

— Je vous écoute, répondit le père de Jean.

Le récit se développa. Plus il avançait, et plus la voix de Mareuil prenait un ton pathétique. Elle se mouilla de larmes lorsque celui qui s'était montré si dur en arriva à parler de la maladie de Lise dont il était le grand responsable. Alors, le colonel Dorgeval s'émut à son tour et, oubliant tous ses propres ressentiments, il tendit une main frémissante à l'ami qu'il retrouvait.

— J'espère, dit-il, qu'il n'est pas trop tard et que le bonheur de nos enfants nous retrempera dans la douce atmosphère d'autrefois.

— Votre bonté m'émeut, prononça tout bas Louis Marceuil en tirant son mouchoir de sa poche.

Son émotion calmée il se leva et, tout près de prendre congé :

— Puis-je, demanda-t-il, annoncer à Lise que vous allez rappeler Jean ?

Alors le colonel Dorgeval lui tendit une main fraternelle et, d'une voix toute chaude d'affection :

— Si vous le permettez, répondit-il, c'est Geneviève et moi qui irons, après dîner, lui porter la bonne nouvelle.

Jean Dorgeval rentrait à Paris quinze jours plus tard.

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/C%C5%93urs_meurtris. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.